



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Réflexions Chrêtiennes, Sur Divers Sujets De Morale

Utiles A Toutes Sortes de personnes, & particulièrement à celles qui font
la Ratraite spirituelle un jour chaque mois

Croiset, Jean

Paris, 1710

De la facilité qu'on
trouve à s'engager dans le parti du Monde,

[urn:nbn:de:hbz:466:1-46032](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-46032)

quand la cupidité, l'ambition, ou l'amour du plaisir dominant. Peut-on avoir quelque chose de trop quand on dépense plus que l'on n'a ?

De la facilité qu'on trouve à s'engager dans le parti du monde.

I.

On convient aisément que ceux que Dieu appelle à l'état religieux sont heureux. Délivrez de mille chagrins dont les gens du monde sont accablés, ils jouissent de cette douce paix, & de cette tranquillité de conscience qui est au dessus de tout ce qu'on peut penser, & qui est le fruit ordinaire de la seule vertu. L'aveu des gens du siècle est un témoignage peu suspect de la félicité de la vie religieuse. Nul homme chrétien qui ne convienne que c'est un bon parti.

Cependant une jeune personne formelle le desire de quitter le monde pour prendre ce bon parti : que de difficultés de la part des parents, des amis ! que d'obstacles à surmonter ! que de violentes oppositions à vaincre ! sur tout si la person-

ne a de belles qualitez. On craint toujours une trop légère détermination ; on demande des années entieres pour déliberer sur ce choix ; on n'y consent qu'avec peine.

Mais que de ruses pour éprouver , que de machines pour ébranler sa vocation ! que de raisons artificieuses pour l'en dissuader ! que de pressantes sollicitations ! que de larmes !

Quel portrait affreux ne lui fait-on pas de tout ce qu'elle aura à souffrir dans l'état qu'elle pretend embrasser ? On en exagere toutes les difficultés ; on veut que tout y soit fâcheux, accablant, insupportable. Les maux les plus ordinaires par tout ailleurs, & inseparables de tous les états , sont representez icy comme des monstres nouveaux qui ne naissent que dans cette terre.

On veut que le joug du Seigneur, qu'il assure lui-même être léger , soit icy d'un poids énorme. La retraite qui fait goûter des douceurs si pures , & si tranquilles , est toujours dépeinte avec les plus sombres couleurs : c'est prison , c'est cachot , c'est esclavage. Le Cloître n'est guere regardé par les mondains que comme le tombeau d'une personne nivelie toute vivante. Occupations saintes, offices divins , innocence par tout ailleurs peu connue, de-

voirs de Religion : tout passe dans l'esprit des gens du monde pour des loix dures, pour des exercices dégoûtants, pour des devoirs impraticables.

Se separe-t-on de ses parents pour se consacrer tout à Dieu : que de pleurs ! quel deuil ! que de craintes ! on diroit que le sort de cette jeune personne est le plus malheureux, qu'elle va s'exposer à un danger évident de sa vie & de son salut, qu'on la mene en captivité ; & qu'enfin elle ne disparoit à nos yeux que pour se perdre. Voilà, Seigneur, comme sont traitez ceux qui s'engagent à votre service ; voilà le jugement qu'on en fait.

Mais s'agit-il de s'engager dans le monde, on ne prend point tant de précautions ; on y a toujours assez pensé ; on ne demande point de temps pour éprouver une vocation à un état si penible, & si dangereux ; non seulement on n'exagère pas les peines qu'il y a à souffrir dans le monde, mais on s'étudie même à déguiser, à dissimuler, ou du moins à affoiblir & diminuer les véritables maux qu'on ne peut pas cacher. Chacun semble se faire un plaisir, un devoir même d'avoir part, pour ainsi dire, à l'immo'ation de cette jeune victime, en la ra

surant sur les perplexitez de son triste fort.

Fût-ce un fils unique, & le jeune homme le plus accompli : on le voit de sens froid, on le voit même avec plaisir s'embarquer sur cette mer orageuse du monde, si fameuse par tant d'écueils, si pleine de naufrages.

On ne s'avise guere de lui demander s'il y a bien pensé : on seroit au desespoir si l'on sçavoit qu'il déliberât, ou qu'il pensât à autre chose. D'où vient cette conduite si differente de la premiere ? Croit-on qu'il soit plus aisé, qu'il soit plus seur de faire son salut dans le monde que dans la Religion ? Nullement : il n'est personne qui ne soit convaincu du contraire. La veritable raison, c'est que le salut, c'est que Dieu est la derniere chose qu'on se propose quand il s'agit de prendre parti. Que cela prouve bien nôtre peu de foy, & de religion ! & après cela on s'étonne qu'il y ait tant à souffrir, qu'il soit si difficile de se sauver, qu'il y ait en effet si peu de gens qui fassent leur salut dans le monde ! Dieu est-il consulté quand il s'agit de s'y engager ! Dieu a-t-il quelque part dans nos projets & dans nos desseins ?

N'est-ce point la passion, la cupidité, l'ambition & cent autres motifs humains qui font la vocation de presque tous ceux qui s'engagent dans le monde? Doit-il paroître fort surprenant que ce monde soit plein de malheureux?

II

Mais qu'est-ce qui rend si facile, & si prompt un choix suivi d'ordinaire de tant de repentirs? Trouve-t-on la condition des gens du monde fort heureuse? & se croient-ils eux-mêmes les plus heureux & les mieux partagez? le monde répand-il à pleines mains les faveurs sur tous les sectateurs? l'état qu'on embrasse fait-il goûter beaucoup de douceur? y jouit-on d'une grande tranquillité? y trouve-t-on du moins des esperances bien fondées?

Ces dehors si rians qui charment tous les jeunes gens, n'ont-ils jamais trompé personne? & ces avenues si applanies & toujours fleuries, n'ont-elles point de terres fâcheux? tous les jours y font-ils se-reins, y sont-ils calmes? Il est aisé de sçavoir au vray ce qui en est. Bien des gens peuvent en donner des nouvelles seu-

res : & de tant de gens qui prennent le parti du monde, personne ne se repent-il de l'avoir pris ?

Helas ! peu de gens dans le monde qui ne se plaignent de leur état ; peu qui ne se repentent de leur choix, nul qui n'avouë qu'il n'est point de condition dans la vie où l'on goûte moins de solides plaisirs, où l'on ait plus de chagrins à essuyer, où l'on soit plus en danger de se perdre.

En proye, pour ainsi dire, à toutes les passions que le monde a grand soin de nourrir, dans quelles inquiétudes y passe-t-on ses jours ! Ambition sans bornes, cupidité sans frein, jalousie, dissimulation, haine, dépit. Quelle condition, quel employ, quelle place dans le monde à l'abri des tempêtes que les passions excitent, & loin des écueils où tous les jours les plus éclatantes fortunes vont échouer. Certainement s'il y a des fleurs dans le monde, on peut dire qu'elles sont toutes artificielles, au lieu que les épines y sont fort naturelles ; elles y naissent jusques sur le trône. Nulle condition dans le monde sans beaucoup de chagrins ; & y en a-t-il une sans danger du salut ?

Tout y tente, tout y tend des pièges

à l'innocence ; il n'est pas jusqu'à l'air qu'on y respire qui ne soit contagieux. Le poison s'y prend par les oreilles , & par les yeux ; peu d'objets qui ne soient un prestige enchanteur ; & quelle conversation dans le beau monde sans enjouement ou sans médisance ?

Icy le respect humain empêche de faire le bien , là le mauvais exemple porte même à faire le mal. Est-il aisé de se défendre des mauvais desirs où tout conspire à les faire naître ? Mais est-il fort ordinaire aux gens du monde de conserver l'innocence au milieu de ces mauvais desirs ?

Ce chemin public dont parle l'Evangile , où la semence mystérieuse de la grace est incontinent foulée aux pieds , ou enlevée par les oiseaux de l'air , signifie-t-elle autre chose que l'état des gens du monde, où l'embarras des affaires , la multiplicité des soins , la vivacité des passions étouffent les inspirations les plus salutaires , & laissent à l'ennemi du salut la liberté de faire chaque jour de nouveaux progrès , en faisant de nouveaux dégâts.

Mais qui sçait mieux que les gens du monde, les difficultez & les miseres de leur état ? Avec quelle éloquence en racontent-

ils les désagremens ! avec quelle énergie en exagèrent-ils les dangers ! en déplorent-ils les tristes aventures ! quels portraits plus vifs & plus naturels que ceux qu'ils nous font de tout ce qu'ils y ont à souffrir, de tout ce qu'ils y ont à craindre !

Le monde, nous disent-ils, n'est guere d'intelligence avec la Religion ; toute vertu y est comme étrangere ; peu s'en faut qu'ils ne veüillent nous persuader qu'il est presque impossible d'y faire son salut : & voilà cependant l'état qu'on embrasse non seulement sans crainte, mais même avec applaudissement & avec joye.

A Dieu ne plaise qu'on veüille condamner icy tous ceux qui s'engagent dans le parti du monde ; beaucoup moins prétend-on exiger que chacun quitte le monde pour embrasser la vie religieuse. Il y a dans le Christianisme divers états, & les vocations sont différentes ; on pretend seulement faire sentir l'irregularité de ceux qui ont tant de facilité à s'engager dans le monde, & qui ne trouvent jamais qu'on ait assez pesé les difficultez de la vie religieuse, ni assez pensé à ce qu'on fait quand on entre dans l'état religieux.

Il faut qu'on ait bien peu d'égard au sa-

lut, & que Dieu même soit compté pour bien peu de chose dans le choix que la plupart des gens du monde font de leur état. Faut-il s'étonner s'il y ont des chagrins si amers, s'ils y trouvent de si mauvais pas, s'ils y font de si funestes chûtes ?

Que les chimeriques divinitez que vous consultiez, & en qui vous mettiez toute vôtre confiance, disoit par dérision le Prophete, vous assistent dans vos pressants besoins. Vous n'avez consulté que le monde, que vos passions, que les interêts de la famille dans le parti que vous avez pris: dequoi vous plaignez-vous au milieu de vos repentirs ? vous n'avez fait des vœux qu'à l'ambition, vous n'avez écouté dans vôtre choix que la voix de la chair & du sang: adressez-vous dans ces déplaisirs si amers, dans ces revers si accablans, dans la déroutte de vos affaires, adressez-vous à ce qui a été ou vôtre idole, ou vôtre oracle, & qu'ils vous tirent de vos malheurs !

Ah, Seigneur ! qu'on s'épargneroit de chagrins ! qu'il y auroit peu de malheureux ! qu'il y auroit peu de naufrages sur cette mer orageuse, où errent sans frayeur tant de mondains, si personne ne s'y em-

barquoit sans vous avoir consulté, si vous étiez l'étoile qu'ils ne perdissent jamais de veüe durant tout le voyage. S'il y a des tempêtes à essayer, s'il y a des écueils à éviter, s'il s'y trouve des pirates qu'il faut nécessairement combattre & vaincre; que ne doit-on pas esperer quand le maître qu'on sert, & le guide qu'on a, commande aux flots, & sçait s'en faire obéir? Quelque contraire que soit le vent; on vogue seurement quand c'est la veüe du Ciel qui dirige la route, & le gros temps sert même à porter plus promptement dans le port.

De toutes ces réflexions ne doit-on pas conclure que la condition des gens du monde n'est pas la plus heureuse, que leur état est bien penible, plein d'amertume, exposé à mille fâcheux accidents de la vie, & à de plus frequents dangers du salut, dont l'état religieux se trouve exempt; & que si l'on doit consulter le Seigneur, éprouver long-temps sa vocation, examiner tous les devoirs d'un si saint état, quand il s'agit d'embrasser la vie religieuse; que ne doit-on pas faire quand il s'agit de s'engager dans la penible carrière du monde, qu'on ne fournit jamais sans

regrets, & qui se termine si souvent à l'éternel malheur ?

Ce seroit imprudence de s'engager avec légereté dans la vie monastique, quoy que le motif en soit toûjours si loüable ; quoy que l'état soit si tranquille, si parfait, & si seur. C'est devoir, c'est sagesse aux parents de se défier d'une résolution si genereuse dans des enfans, en qui souvent une inclination passagere tient lieu de réflexion, & de conseil. Ils doivent suppléer par de salutaires avis, & par un délai raisonnable, au deffaut d'experience dans un âge peu meur, & qui est sujet d'ordinaire, au dégoût, & au repentir. Mais si de pareilles précautions sont nécessaires pour embrasser un état que les mondains respectent, qu'ils avoient été si saint, & que souvent les plus heureux du siècle envient ; le seront-elles moins quand il s'agit de s'engager dans une condition qui n'a jamais rendu personne heureux, & où tout le monde convient qu'il est encore plus difficile de se faire saint.

Suffira-t-il d'être cheri des parents, d'avoir de l'esprit, d'être bien fait, d'attendre une riche succession, d'être l'aîné, d'être unique, pour être destiné au mon-

de ? Car quel autre motif , pour l'ordinaire, d'une si perilleuse destination; tandis que tout ce qu'on regarde comme disgracié, que le rebut d'une famille est pour l'Eglise, ou pour le Cloître ?

C'est assez que ce jeune homme soit le cadet de sa maison pour ne pas douter qu'il ne soit dés-là appelé au sacré minif-tere des Autels ; si les choses changeoient de face, sa vocation changeroit de même.

Une demoiselle n'a pas de bien, on veut que ce soit toujours l'Esprit de Dieu qui fait dire aux parents qu'il faut qu'elle soit religieuse. Mais a-t-elle une dot considerable ! est-ce une riche heritiere ! son attrait pour la retraite, & pour le Cloître est toujours regardé comme une tentation.

Est-ce Dieu qui préside au choix de l'un, ou de l'autre parti ? Est-ce l'Esprit de Dieu qui fait ce département de conditions ? Nullement, c'est une aveugle prédilection, c'est l'ambition, c'est l'intérest, c'est un droit de naissance qui sans consulter le Seigneur, décide souverainement du sort des enfans.

Qu'un aîné pense à assurer son salut dans l'état Religieux, c'est illusion, c'est folie

Cet azile n'est que pour les cadets ; sa naissance détermine son sort ; qu'il n'ait point de vocation : n'importe , les parents l'ont pour lui, cela suffit, on ne consulte pas d'autre oracle. Un naturel peu docile , une humeur bizarre , un esprit épais , seroient des qualitez peu propres pour le monde , elles le sont assez pour la victime qu'on immole , non pas au Seigneur , car ce n'est ni sa volonté , ni sa gloire qu'on cherche : mais au cruel intérêt d'une famille , auquel on sacrifie le salut , & la religion.

Quelle impie cruauté, s'écrie le Prophe-
te ! il se trouve des parents qui immolent
leurs fils , & leurs filles aux démons : *im-*
molaverunt filios suos , & filias suas da-
monis. Psal. 105. Est-ce un acte de tendres-
se ? en est-ce un de religion d'empêcher
qu'un enfant que Dieu s'étoit choisi , sui-
ve son attrait , pour l'engager dans un
monde , où il doit se perdre ; tandis qu'un
autre moins cheri du pere ou de la mere ,
est exilé de la maison , & ne trouve de res-
source & de retraite que dans le Cloître
où il n'étoit pas appelé ? Ne sont-ce pas là
de malheureuses victimes que la passion
des parents immole ? Dieu est-il l'objet
d'un si pernicieux sacrifice ? & le démon
n'a-

n'a-t-il point de part à cette immolation ?

Que ces sortes de destinations sacrilèges coûtent cher aux parents, & aux familles ! Désabusons-nous : ces morts précipitées, ces malheurs imprévus & si subits, ces riches héritages dissipés & fondus en peu d'années, ne sont jamais des effets du hazard. Rien n'est plus pernicieux que de troubler par nos frivoles projets & par nos entreprises téméraires la saine économie de la Providence. Dieu a fait toutes les conditions, nul n'y peut être heureux que ceux qu'il y a destinés. On souffre, & l'on fait souffrir quand on n'est pas à sa place, & de ce désordre vient cet enchaînement de malheurs qui font repentir tant de gens du choix qu'ils ont fait d'un état pour lequel ils n'étoient pas nés.

La condition des gens du monde est pleine de difficultés ; nulle autre n'expose à de si grands dangers du salut, nulle donc on se repente plus, & à la mort, & même durant la vie. Doit-on s'y engager étourdiment ? Ne doit-on consulter que la cupidité ? Certainement un état de vie plein de tant de mécontents, & de tant de malheureux mériterait bien quelque délibération. *Tome II.* I

IV.

Mais quelque sages que soient les précautions qu'on a pris dans le choix que les gens du monde ont fait de leur état ; quelque raisonnables que soient les preuves qu'on a que Dieu nous y a appellez : comme la vocation ne délivre pas des dangers ; la crainte ne doit pas finir avec le choix. Inutilement sçauroit-on que la mer est pleine d'écueils , que les orages y sont fréquents , si l'on n'étoit continuellement en garde , & attentif pour les éviter , ou pour les vaincre.

Les gens du monde sont embarquez sur une mer orageuse : suffit-il qu'ils n'en ignorent pas les dangers sans se mettre beaucoup en peine d'en éviter les écueils ? La pensée qu'ils ont que Dieu les a mis dans cet état , ne les dispense pas de l'obligation qu'ils ont de veiller sans cesse pour éviter un naufrage. Il ne suffit pas de sçavoir que l'air qu'on respire est mauvais , il faut prendre des préservatifs contre la contagion. Est-ce sagesse de sçavoir qu'on voyage dans un país ennemi , & de ne se défier de rien , & de marcher sans armes.

Les gens du monde agissent-ils plus prudemment ? Instruits autant qu'ils le sont par leur propre expérience, des inevitables perils de leur état : travaillent-ils à leur salut avec crainte & tremblement, comme les y exhorte l'Apôtre ? prient-ils constamment ? veillent-ils sans cesse pour n'être pas surpris par le tentateur, comme les en avertit J E S U S - C H R I S T même ? & se font-ils cette violence continuelle sans quoi il est sur qu'ils n'entreront pas dans le Ciel ?

Chose étrange ! on s'engage impetueusement dans le monde sans sçavoir si Dieu nous y appelle ; on y vit dans une securité étonnante comme s'il n'y avoit plus rien à craindre pour le salut. On convient qu'il y a bien à faire pour y être saint, & l'on n'y fait rien pour le devenir. Il est bien difficile, dit-on, de se sauver dans le monde : mais ne seroit-il pas encore plus surprenant qu'on y fit son salut en y vivant si peu chrétiennement ? Ce n'est pas à l'état qu'on doit attribuer le nombre de ceux qui s'y perdent. La condition des gens du monde ne fut jamais un obstacle au salut, pour qui y est appelé. Dieu proportionne toujourns ses graces à nos besoins.

Les Saints sont de toutes les conditions, comme de tous les âges ; mais assureroit-on beaucoup son salut, même dans l'état religieux, si l'on n'y travailloit pas mieux que la plûpart des Chrétiens dans le monde ; & fût-on enseveli dans la plus affreuse solitude, la réprobation seroit-elle moins incertaine si l'on y vivoit avec autant d'irreligion, dans le même oubli de Dieu, dans la même mollesse que vivent les mondains ?

Il faut consulter le Seigneur avant que de s'engager dans le monde. A-t-on pris son parti, il faut y vivre comme dans un mauvais air, & comme au milieu d'un pais ennemi. La vertu la mieux établie ne s'y défend pas toujours de la contagion. L'innocence n'y vieillit guères. Les pièges, pour y être visibles, n'y sont pas plus évitez. Parties de plaisir, jeux, entretiens, assemblées, tout doit être suspect ; tout y est en effet dangereux. Peu de douceurs qui n'y soient empoisonnées ; nul poison qui n'y soit mortel. Quels préservatifs pour celui qui est obligé de se montrer ! Mais quelle attention, que de combats, & quel courage pour résister & pour vaincre !

Il faut donc tous quitter le monde : c'est la réponse ordinaire, que font les mondains, quand on leur reproche qu'ils ne sont pas assez chrétiens. Il faut donc tous quitter le monde ; nullement : mais on ne peut nier qu'il n'y ait un monde, dans le monde même, auquel tout chrétien est obligé de renoncer ; un monde réprouvé, & maudit de Dieu ; un monde pour lequel le Sauveur n'a pas prié ; un monde ennemi déclaré de Jesus-Christ, & irréconciliablement opposé à ses maximes. Y a-t'il à douter qu'il ne faille quitter ce monde ? & à moins que contre l'Oracle même de JESUS-CHRIST, on ne se flatte de pouvoir servir en même temps Dieu & le monde, il faut nécessairement qu'on quitte ou ce monde ou Jesus-Christ.

Mais ne trouve-t-on point quelque tempérament ? & ces personnes qu'un projet de fortune, que le plaisir, que l'ambition occupent entièrement, & qui font profession d'être fidèles, n'ont-ils point trouvé l'art de servir tout à la fois ces deux maîtres, en suivant servilement les maximes du monde, sans cesser de vouloir être les Disciples de Jesus-Christ ?

Nullement : tous ces expedients en matiere de mœurs ; cette politique en fait de religion ; ces ménagemens de morale, tout cela s'appelle erreur, illusion, libertinage. Nôtre Religion ne peut souffrir cette diversité de scenes, & de personnages ; Dieu veut qu'on l'aime de tout son cœur ; il a en horreur tout partage, & il ne scauroit rien relâcher de ses droits sur ce point. Il a toujours compté parmi les rebelles, & regardé comme des apostats tous ceux à qui la vûes des tourmens avoit arraché le moindte signe d'idolâtrie. Il ne veut point de serviteurs à deux livrées. Vous suivez les maximes du monde ; vous avez l'esprit du monde, vous voulez plaire au monde : vous êtes au service d'un maître, c'est de luy seul que vous devez attendre vôtre salaire : inutilement l'attendriez-vous de Dieu.

Que des Payens vivent dans cette erreur, on déplore leur sort : mais que des chrétiens qui lisent tous les jours dans l'Evangile l'arrest de la condamnation de tous ceux qui servent un autre maître que Dieu ; que ces chrétiens servent le monde avec fureur, languissent dans les fers, consomment leurs biens, usent

leur santé, abrègent leurs jours au service de ce même monde; tandis qu'ils ne présentent à Dieu, & encore avec regret, qu'un miserable reste de loisir, & quelques dehors de Religion qui se réduisent tous en grimaces: voilà ce qu'on auroit de la peine à croire, si la plûpart des gens du monde ne nous le prouvoit invinciblement tous les jours par leur conduite si peu chrétienne.

Mais qu'auront à répondre ces gens d'expediens qui prétendent concilier avec Jesus-Christ ce monde si déterminément réprouvé par Jesus-Christ même, lorsqu'on leur demandera compte du premier des commandemens de ce souverain Maître qu'ils se flattent encore de servir?

Vous aimerez vôtre Dieu de tout vôtre cœur, c'est-à-dire, dans quelque état que vous soyez; dans l'état Religieux, ou dans le siècle, vous n'aimerez que Dieu seul, & il ne vous est pas permis de donner vôtre cœur à un autre: *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.* Cet amour doit être si surnaturel, si ardent, & si vif, que vôtre ame en soit toute embrazée, & que vous ne soupiriez que pour luy: *Ex totâ animâ tuâ.*

Non-seulement Dieu seul doit être l'objet de tous vos desirs, mais il doit être encore le principal motif de toutes vos actions, & vous ne devez être occupé que du soin de luy plaire. Votre fidélité doit être à l'épreuve de toutes les tentations, & de tous les obstacles; votre courage doit croître à la vûë des difficultés: *Ex totis viribus tuis.* Vous n'êtes fait que pour ce divin objet, aussi ne penserez-vous à nul autre; votre esprit ne s'occupera que de celuy qui seul doit remplir vôtre cœur: *Ex totâ mente tuâ.* Et comme vous n'avez point d'autre souverain maître que Dieu, vous ne craindrez rien tant que de luy déplaire; toute votre attention, tous vos empressements ne feront que pour le servir: *Et ei soli servies.* Deut. 10.

Les mondains, c'est-à-dire, ces personnes que l'esprit du monde occupe entièrement, & qui ne goûtent, & ne suivent presque point d'autres maximes que celles du monde; ces gens qui n'aiment que leur intérêt & leurs plaisirs, gardent-ils ce premier des Commandemens?

Chose étrange! on s'engage dans le parti du monde, sans délibération; on

le sert en esclave toute la vie avec opiniâ-
treté ; quelque bisarres , quelque dures
que soient ses maximes , pas un qui ose
s'en dispenser , pas un qui ne se fasse un
mérite de les suivre ; on est attentif aux
moindres bienféances , & à tous les de-
voirs , on est exact jusqu'au scrupule à
ce maître capricieux , inconstant , chagri-
nant & fatigant, jusqu'à altérer sa santé.

C'est une verité de foy , que le joug du
Seigneur est doux , & son fardeau leger ;
rien de plus indispensable que sa loy :
quel honneur plus réel ? où peut-on trou-
ver de plus grands avantages que d'être à
son service ? Douce tranquillité durant
la vie ; confiance pleine de joye à l'heure
de la mort : bonheur éternel après cette
vie : tel est le sort des Serviteurs de Dieu.
Voilà ce qu'on gagne toujourns à son ser-
vice ; & cependant quand il s'agit de
prendre ce parti , on n'a jamais assez
consulté , on y a toujourns trop peu pensé ;
les parens , les amis n'y consentent qu'a-
vec regret & avec peine ; s'engager pour
toujourns au service de Dieu , c'est , selon
le langage commun , faire un sacrifice ;
une pareille resolution est toujourns regar-
dée comme l'effet d'un grand courage ;

quelle idée avons nous du Dieu que nous servons?

Mais avec quelle nonchalance, & avec quel dégoût est-il servi? tandis qu'on sert le monde avec une ponctualité, avec une ardeur & un empressement incroyable. Quand le monde ne veut plus de nous; quand on commence d'être usé, & qu'on n'est plus de son goût: quand le souverain Maître lassé de la faineantise du serviteur, est sur le point de luy faire rendre compte de sa recepte: alors on fait de nouvelles propositions, on demande instamment à rentrer dans son service; voudrions-nous en pareil cas reprendre nous-mêmes un domestique qui nous auroit si mal servi, & qui ne reviendroit à nous que parce qu'on ne veut plus de luy ailleurs, & que chacun le congédie? Malheur, dit le Sage, à celuy qui ne veut donner à Dieu que les dernières années de sa vie.

*De ceux qui quittent Dieu après
l'avoir servi de bonne foy, durant
quelque temps.*

I.

On a de là peine à comprendre qu'un